

Claire Malroux

Octave avant l'hiver

Le corps est immobile, oublié
Sur le siège en faux cuir couleur corail.
Les pensées tournent avec les roues mais
Sans avancer non plus, contre un présent butoir
Un avenir que dérobe la machine emballée.
Il faudrait s'arracher au ballast du temps
Changer l'aiguillage. Les immeubles dressent
Une haie de laideur. Puis les pierres s'effacent
Devant les jardins amoureux, aujourd'hui ravagés.
J'abandonne les acacias, les lilas, les feuillages
Vulnérables. Les iris des remblais, l'herbe vague
Des contes de fée. Un pacte me lie
Encore aux troncs, au diamant des branches
Brut sur le ciel gris. Je voudrais que ces lignes
Tiennent droit mon squelette incendié.

Souvent comme tout un chacun je me demande
Ce qui me rattache à la vie, surtout en hiver
Quand l'année meurt, biffant d'un coup sur son abaque
Trois cent soixante-cinq jours précis autour du soleil
Et autant de retours non moins fatals à la nuit :
Parfois ce sont des corps géants, des igloos de neige
Illuminés dont la tête a fondu dans la brume
Les gestes y sont ralentis par la volupté
De qui se sait au bord de l'évanouissement
Et cependant sauvé par une paroi de verre
Ou c'est la palpitation tranquille des feux
Entre espoir et interdit, interdit et espoir
Indiquant un rythme, un flux, un écoulement

Vers un cœur tout acquis aux lois de la mécanique
Pendule du grand horloger que l'homme démonte
Patiemment, pièce à pièce, afin de se convaincre
Que le poète qui le tient penché sur le rien
N'est qu'un ordinateur sans dessein, un automate

La glycine sur la grille en plein boulevard
Ne s'émeut pas de l'appel urgent du SAMU,
Ni les boulistes sous les si fins cheveux gris
Des ormes, princesses d'une vieille Russie.
La circulation s'écoule, d'un samedi
Triste et venteux d'avant Noël. Des piétons
Emportent à deux des sapins, la tête en bas,
Tels les cerfs empalés d'une chasse barbare.
Rue Maison Dieu, des palais de thé, de café.
La gare Montparnasse déploie ses entrailles
Que franchit dans sa cage verte un pont de fer,
Rampe improbable vers un ciel de tour Eiffel.
On attend quelque chose qui n'est pas la pluie,
La caresse de ses plumes de tourterelle,
Et ce grondement qui trouble enfin l'apathie
N'annonce ni orage ni oracle mais
Précède plutôt quelque démolition : c'est
L'âme qui est touchée cette fois : tout son feu
Réfugié dans une serre où lèvent des lampes.

Comme de nobles dames montent et descendent
Gravides, un peu lasses, toujours deux par deux
(Discutant de droit de travail et de cachets)
Un escalier de marbre, unique raison d'être
D'un château survivant d'une Loire mythique,
Il entend des notes arpenter le clavier
A l'étage au-dessous, sans tristesse et sans joie
Non plus, mais le détachement du voyageur
Découvrant sur le mur l'orbe clos du périple.

Carte de la mémoire. Ses pieds ont gardé
L’empreinte des roches, de la mousse, du sable,
De l’herbe des vallées, plus agile que lui,
Ses mains, le cal de l’écorce, du minerai,
Du licol de ses chevaux cabrés sur la mer.
Pourtant ce lieu reste plus obscur qu’une lune.
Accroché au fin poitrail de femmes-nuages
Il a traversé ses fantasmes, ses légendes.
Aujourd’hui il s’en tient à la ronde obstinée
De quelques gammes, piétinement dans la cour
D’une prison, ou spirale infinie d’un cloître.

Longue lumineuse après-midi
Posée sur l’herbe comme une bulle
Balancée par le vent
Le souffle la roulera-t-il vers l’estuaire
Où le fleuve dilaté mais docile
Vient chaque jour se vider
Et rencontrant le froid de l’écume la langue
Sépulcrale de la mer
Éclatera-t-elle avec ses troupeaux lactés
Ses arbres bourgeonnant d’ailes le mirage
De collines qui ne seraient pas de sable ?
Ou s’enfonçant d’elle-même
Sur le sentier poudreux de coquillages
Ira-t-elle se perdre au labyrinthe des marais
Rejoindre lentement le sommeil des canaux
Nié par leurs myriades de paupières écloses
Galaxies flottant sur le liquide séreux ?
Le veau qui voit s’élargir la flaque du crépuscule
Se colle à l’ombre de sa mère.
Groupe immobile. Cette sculpture est
La seule certitude. Rien
Encore aujourd’hui ne sera décidé.

Un orage de camions de tracteurs
Par intermittence troue la vallée
Bleue d'oliviers près d'un pueblo ibère
Parfois le buccin du crieur, jouet
D'identité (il est enregistré),
Cernes sous l'œil du village tourné
En dedans vers la reine déchue, sa
Haute robe aux constellations de clous
Comme pour mieux masquer les déchirures
Les échardes, le sang du bois tari

Fable de la disparue — toute phrase
Déshabille du linceul et met à nu
Un lunaire paysage de plaies
Ce jour au goût d'inaltérable été
Qui ne désaltère, sommeil sous les cils
D'atomes stridulants dans la sérénité,
Est déjà la mort et toi cette mouche
Qui harcèle à la périphérie pour
Boire une goutte sur la belle épaule
Le soir indifférent, jamais fini

Ces marrons citrons verts dans le feu
menaçant de l'été agacent les dents
La saison à son heure s'accomplissant
ne conjure le spectre d'aucune mort,
non permanence assurée mais rémanence
d'une illusion d'enchaînements (bio)
logiques fondant une mythique durée
Chaque marronnier s'éteindra
candélabre après candélabre
portant en silence sa croix
sur nos boulevards trop humains
Pourtant il faudra vivre l'hiver
avant l'exil tâtonner parmi ces braises
lunaires dans le brouillard
ces couronnes sans rubis

La houppes en suspens et le sentiment d'avoir
fardé la vie autant sinon plus que soi-même
brossé des dents aiguës puis émoussées frotté
ses bras son cou plus rarement ses parties
intimes sans les toucher. Tout est neige ici
pour absorber le sang les poils les sanies les débris
de peau l'émiettement frais du cadavre. Un héron
à l'instant d'enjamber la boue de la mare,
un cygne sur l'eau étroite, un vilain petit canard
cognant son front sur des flancs de porcelaine.
Ici tout est clarté pour refouler le temps
dans les angles ou derrière le miroir pivotant.
Tout est regard dans cette pièce aveugle
et la mort est pour qui se noie étourdiment.

Claire Malroux est l'auteur de recueils
de poèmes publiés sous le pseudonyme
de Claire Sara Roux.